

Robert Elbaz
Martine Mathieu-Job

Mouloud Feraoun

ou l'émergence d'une littérature



KARTHALA

On a souvent consacré Mouloud Feraoun comme l'un des pionniers de la littérature maghrébine de langue française, sur des critères de chronologie. A-t-on toujours perçu comment, chez lui plus encore que chez d'autres écrivains qui commencent à publier autour de 1950, s'ébauche pour la première fois dans le Maghreb colonisé un projet d'écriture déterminé ?

Feraoun en souligne lui-même l'enjeu en 1957, dans une présentation de la littérature algérienne : « La voie a été tracée par ceux qui ont rompu avec un Orient de pacotille pour décrire une humanité moins belle et plus vraie [...] ». Pourtant, cet enjeu est encore aujourd'hui ramené, chez de nombreux lecteurs, à celui d'un témoignage platement réaliste ou d'un discours simplement réactif au discours colonial. C'est restreindre considérablement la complexité de la stratégie énonciative adoptée.

Avec Mouloud Feraoun, une voix originale se révèle, à la fois singulière et résonnant de la grande voix multiple de la Kabylie natale, porteuse aussi d'universel.

Robert Elbaz est professeur à l'université de Haïfa. Ses publications portent sur des questions de théorie littéraire (sur le discours autobiographique, par exemple) et sur les grands écrivains maghrébins de langue française (Memmi, Ben Jelloun, Mimouni...).

Martine Mathieu-Job est professeur à l'université Michel de Montaigne-Bordeaux 3. Ses travaux sont consacrés aux littératures coloniales et post-coloniales (celle de l'océan Indien et du Maghreb en particulier).

Lettres du Sud

Collection dirigée par Henry TOURNEUX

KARTHALA sur internet : <http://www.karthala.com>
Paiement sécurisé

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Couverture : Détail d'un tapis kabyle. Collection privée.

© Éditions KARTHALA, 2001
ISBN : 978-2-8111-3527-0
Robert Elbaz
Martine Mathieu-Job

MOULoud FERAOUN
OU
L'ÉMERGENCE D'UNE LITTÉRATURE

**Robert Elbaz
Martine Mathieu-Job**

Mouloud Feraoun
ou
l'émergence d'une littérature

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

Liste des abréviations utilisées

Le Fils du pauvre : FP
La Terre et le sang : TS
Les Chemins qui montent : CM
Jours de Kabylie : JK
Journal 1955-62 : J
Les Poèmes de Si-Mohand : SM
Lettres à ses amis : LA
L'Anniversaire : A

Les paginations renvoient à l'édition réalisée
par Minuit pour SM,
aux éditions du Seuil pour
tous les autres ouvrages.

Relire Mouloud Feraoun

Avec l'œuvre de Mouloud Feraoun, et plus particulièrement son premier roman, *Le Fils du pauvre*, émerge cette floraison littéraire post-coloniale qu'on a coutume d'appeler aujourd'hui littérature maghrébine de langue française. La majorité des anthologies et ouvrages critiques consacrés à ce champ littéraire s'accordent en effet sur le rôle de précurseur qu'on peut attribuer à l'écrivain kabyle d'Algérie. Pourquoi revenir sur cette œuvre si le fait semble acquis ? Eh bien, parce qu'il nous a semblé que cette consécration n'allait pas sans quelques confusions, approximations ou condescendances qui méritaient d'être interrogées.

Si Mouloud Feraoun est un des grands pionniers de cette littérature maghrébine de langue française, cela ne tient pas simplement à une question de chronologie. C'est parce que chez lui, plus encore que chez le Marocain Ahmed Sefrioui ou d'autres écrivains maghrébins, même plus précoces, qui commencent à publier aux abords du milieu du XX^e siècle, il y a pour la première fois dans le Maghreb colonisé un projet d'écriture déterminé, véritablement programmatique. Il s'agit bien en l'occurrence de fonder une littérature originale se démarquant des écritures exotiques et *a fortiori* des écritures coloniales produites par les écrivains français qui s'étaient saisis jusque-là du référent maghrébin. À vrai dire, il faut, parmi ces derniers, faire une place à part aux écrivains de l'« école d'Alger » comme Camus ou Roblès qui avaient justement incité des contemporains comme Feraoun à faire entendre cette parole

autochtone autre. Sur le rôle d'émulation que ces écrivains français d'Algérie ont pu exercer, on se reportera à l'analyse de Feraoun lui-même, telle qu'il la livre par exemple dans un article intitulé « La littérature algérienne », publié dans *La Revue française* en 1957, et repris dans *L'Anniversaire*, volume paru posthume en 1972 :

Nous savons donc à quoi nous en tenir : si nous sommes absents dans l'œuvre d'un Camus qui ne cesse de proclamer noblement la misère et la grandeur de la condition humaine, si les Algériens de Moussy, qu'on ne peut imaginer plus authentiques et plus proches de nous, nous coudoient sans nous voir, c'est que ni Moussy ni Camus ni presque tous les autres n'ont pu venir jusqu'à nous pour suffisamment nous connaître. Mais ayant assumé le rôle de l'instituteur de *l'Hôte*, ils regardent aujourd'hui, impuissants et « le cœur serré », l'Arabe qui se dirige vers la prison.

Ainsi ce refus délibéré de témoigner en notre faveur, qui peut paraître de prime abord décevant et immérité, trouve sa justification dans une honorable pudeur beaucoup plus que dans une prudente réserve. En tout cas, il a fait naître des vocations en nous encourageant à témoigner à notre tour et pour notre compte. Tout s'est passé comme si les écrivains d'origine européenne nous avaient conviés à une confession sans réticence, après nous avoir fait entendre la leur, afin que cet assaut de franchise fût l'éclatante affirmation d'une fraternité indestructible qu'il suffirait ensuite de traduire loyalement dans les faits. Et c'était là notre espoir... (A 55-56)

Une déclaration comme celle-ci, mêlant constat et prospective réalistes, idéalisation et utopie humanistes, fait pourtant déjà comprendre comment ont pu se greffer, sur le propos feraounien, des lectures hâtives, éminemment restrictives malgré leur fond de sympathie.

Ce pouvoir de sympathie que dégage en effet Feraoun explique les appréciations globalement bienveillantes qui sont portées sur lui. Mais cela ne va pas sans quelque distinguo. L'éloge est toujours sans réserves sur l'homme qu'il a été — et sa figure de profond humaniste est encore rehaussée par le

tragique d'une mort prématurée, puisqu'il meurt assassiné par un commando OAS en mars 1962, à quelques semaines de la reconnaissance officielle de l'indépendance de l'Algérie. Sans réserves et unanime, tant du côté maghrébin que du côté français, et quelle que soit l'époque. Côté maghrébin, l'expression de l'estime est indéniable par exemple chez Driss Chraïbi, qui écrit en 1967 : « De tous les écrivains nord-africains d'expression française, le regretté Mouloud Feraoun fut le plus doux, le plus humain, le plus mûr [...] » ou chez Assia Djebar qui, en 1995, unit dans le même affectueux hommage les intellectuels et artistes algériens victimes des violences de l'histoire récente de leur pays et ceux qui furent fauchés dans leur maturité au cours des années soixante : Mouloud Feraoun rejoint ainsi Camus, Fanon et Amrouche, dans un prestigieux panthéon personnel. Côté français aussi, se lisent attachement affectif et obsédant rappel de la valeur de l'homme. D'emblée, bien sûr chez Roblès¹, ami proche s'il en fut, mais encore, plus tardivement, chez des critiques qui s'avèrent surtout biographes passionnés alors même qu'ils ne l'ont guère côtoyé comme Marie-Hélène Chèze (1982) ou Eugène Coupel (1999), pour ne prendre que des exemples représentatifs de la constance de cet intérêt.

Les appréciations sur l'écrivain sont souvent plus restrictives. La tendance générale est de se référer essentiellement à la seconde édition du *Fils du pauvre*, réalisée en 1954, pour insister surtout, comme Jean Déjeux (1973), sur la portée ethnographique d'une œuvre censée être simple, et conçue par l'écrivain kabyle exclusivement pour un public français. Primat du référent sur le travail d'écriture, c'est quasiment le leitmotiv de la critique française. On retrouve cette évaluation quelque

¹ Emmanuel Roblès préface l'édition du *Journal 1955-1962*, en 1962 (un des passages les plus pathétiques de cette préface est repris en leitmotiv dans des rééditions ultérieures de divers textes) ; il collabore à l'hommage collectif « Hommage à Mouloud Feraoun », paru dans *Lettres françaises* n° 919 du mois de mars 1962 ; etc.

peu condescendante dans les ouvrages les plus récents, comme celui de Jacques Noiray (1996) qui développe, en écho à bien des analyses :

La matière du *Fils du pauvre* [...] se nourrit des souvenirs d'une vie humble et quotidienne, de moments retrouvés, revus avec des yeux d'enfant, racontés avec beaucoup de simplicité, de transparence, d'émotion profonde [...].

Remarquons que cette fois, l'analyse ne tranche pas explicitement sur la question du destinataire qui, pourtant, a bien de l'importance (Ces souvenirs sont-ils racontés par l'écrivain kabyle pour les siens ? Le fonctionnement de l'œuvre serait alors celui d'une littérature régionaliste fondée en grande partie sur la connivence et la nostalgie, donc destinée à fixer les usages d'un monde menacé de disparition. Sont-ils conçus pour des Français à qui il s'agit de présenter une culture qu'ils méconnaissent ? Le texte se placerait alors dans une toute autre stratégie de lutte contre certains préjugés et de dévoilement adapté...). Remarquons surtout l'idée d'une écriture transparente qui transmettrait de façon univoque et exclusive des informations puisées dans le réel (c'est surtout cette représentation d'une écriture platement linéaire que nous discuterons). Le travail de Christiane Achour (1986) sur l'œuvre de Mouloud Feraoun présente une approche plus nuancée, comme le laisse entendre son très heureux titre, *Mouloud Feraoun : une voix en contrepoint*. En axant son propos sur l'étude du système esthético-rhétorique de l'écrivain algérien, elle aboutit à la conclusion que ses textes sont conditionnés par la production coloniale française dominante à l'égard de laquelle ils présentent un discours distinct, mais de rectification plutôt que de remise en cause. Elle explicite (p. 58-61) :

Mouloud Feraoun décrit sa société de l'intérieur mais s'en extériorise par l'usage qu'il fait de la langue [...] un « je » s'adresse à un « tu » pour l'informer des pratiques d'une culture périphérique dans la meilleure tradition scolaire qui a toujours valorisé une certaine écriture réaliste « champêtre » ou « propaysanne ». [...] Le style « bon enfant » [...] qu'adopte l'écrivain

à l'instar de Daudet donne une vision souvent infantilisante de l'espace représenté et réintroduit [entre Kabyles et Français] la hiérarchie culturelle [...].

On voit que la complexité relative qu'elle reconnaît à l'énonciation feraounienne n'exonère guère l'écriture d'appréciations restrictives. Les critiques maghrébins renchérissent dans ce type de reproches. Même ceux qui se montrent le plus en sympathie avec Feraoun comme Chraïbi ou Mimouni² ne vont pas jusqu'à défendre l'idée d'une élaboration d'un style. A fortiori ceux dont la sensibilité esthétique et la position idéologique sont nettement différentes. Même s'il leur reconnaît de l'intérêt, Abdellatif Laâbi tranche sans ambages dans le prologue du premier numéro de la revue *Souffles* (Rabat, 1966) : les « autobiographies pacifistes et colorées des années cinquante » (au premier rang desquelles figure naturellement *Le Fils du pauvre*) s'inscrivent « dans le cadre rigoureux de l'acculturation »³. Son compatriote Abdelkebir Khatibi, deux années plus tard, même et surtout s'il épargne à peu près la personne de l'écrivain kabyle en évoquant la « fin tragique d'un homme généreux et prudent, gagné un peu tard à la cause nationaliste et qui ne voulait faire de mal à personne », discrédite d'autant plus sa manière d'écrire : « Pour nous, l'importance de Mouloud Feraoun a été exagérée, son importance humaine l'emportait de loin. » Il stigmatise en particulier *Le Fils du pauvre* :

Ce roman réaliste nous étonne maintenant par sa transparence, son aspect humble, un peu trop sage et presque misérabiliste, par ses personnages mourants qui se meuvent dans un

² Rachid Mimouni, (1991, p. 128) : « L'apparition dans les années cinquante d'une littérature algérienne de langue française cristallise cette question linguistique. Ces nouveaux écrivains sont accusés de tous les maux. Et d'abord de tiédeur patriotique, parce qu'ils refusent les descriptions manichéennes [...] En réalité, ces écrivains seront toujours taxés d'hérésie car on admet mal qu'ils puissent dire l'être intime dans la langue de l'autre. »

³ La critique étrangère, à l'image du travail de l'Allemande Doris Fetscher à l'université d'Augsburg, abonde généralement dans ce sens.

monde clos, bien défini, où chaque objet a sa place. Trop de pitié et de bonté écrase ce livre, c'est l'autobiographie d'un homme de bonne volonté.

Si l'on peut comprendre certaines caractérisations comme celles d'humilité ou de misérabilisme (qui mériteraient cependant déjà bien des nuances), on s'étonne de retrouver sous la plume de ce critique averti celle de réalisme transparent. Reconnaissons qu'il tempère lui-même cette critique désuète, quoique seulement pour les œuvres ultérieures : « Mais dans les deux autres romans de Feraoun, le réalisme se fait moins scolaire⁴, l'humour apparaît, le style prend forme [...] ».

En 1991, Naget Khadda effectue sur *Le Fils du pauvre* une analyse de la posture énonciative feraounienne qui nous semble bien en pointer la complexité (1991) :

Sa posture sera, alors, celle de l'observateur qui se tient à la limite de deux mondes, entre le dedans et le dehors, mais aussi au cœur d'une histoire mutante dans laquelle, au plus cher de lui-même, il cherche péniblement à lire. [...] Il s'agit presque de ruse, de contrebande par quoi s'instaure au sein de l'espace romanesque balisé par la rédaction scolaire et l'idéologie assimilationniste, la lecture d'un réel empirique, la recherche d'un sens par-delà la confusion du donné immédiat.

Nous nous proposons de chercher à mieux démêler encore l'originalité de la stratégie énonciative de cette littérature émergente.

⁴ On retrouve chez Khatibi la même épithète (« scolaire ») que chez Ch. Achour et on ne peut que souscrire à cette caractérisation de l'écriture pour un certain nombre de séquences des œuvres romanesques. Mais la confrontation de ces textes avec d'autres écrits tout à fait concomitants (comme les textes critiques, le journal et les lettres personnelles, édités de nos jours, qui font preuve de belles vivacité et aisance de plume) montre que cette écriture est loin de relever d'une maladresse de débutant ou d'une admiration sans distance d'un certain académisme français : elle procède à l'évidence d'une stratégie discursive qui cherche l'effet de reconnaissance et d'adhésion d'un public français alors même que le propos diverge d'un propos français.

La complexité fondatrice : *Le Fils du pauvre*

Le Fils du pauvre, roman fondateur de la littérature maghrébine de langue française, a connu un destin singulier. L'écrivain s'était mis à sa rédaction au printemps 1939 ; il finira le récit en octobre 1944 ; quant à l'Épilogue qui clôt le livre, il date de 1948 : voilà une bien longue gestation pour un roman censé être dépourvu de toute complexité structurelle, un petit texte platement linéaire, aux dires de la majorité des critiques. Par ailleurs, le roman ne verra le jour qu'en 1950, à compte d'auteur. Mais c'est sa récupération par l'institution littéraire française, en 1954, avec sa publication aux éditions du Seuil, qui en assure la véritable diffusion, au-delà du périmètre algérien. Or cette édition de 1954 ne reprend pas l'intégralité de la publication originelle. Une amputation du dernier tiers du texte montre déjà combien l'horizon d'attente du public de lecteurs français de l'époque a d'emblée interféré avec la perception du roman. Cette partie retranchée comprenait, entre autres éléments narratifs, des références à la défaite de la France durant la deuxième guerre mondiale ainsi qu'à la débâcle qui s'en suivit : on serait autorisé à penser que cela motive pour partie la censure opérée ; il est vrai que, selon la parole acerbe de Kateb Yacine, l'édition française attendait surtout que les écrivains algériens parlent « de leurs jolis moutons », mais ce n'est cependant sûrement pas la cause principale. On peut accorder crédit aux éditeurs (d'autant qu'on sait que Paul Flamand, au Seuil, entretenait des relations amicales avec Feraoun) pour supposer qu'ils ont surtout agi en fonction de critères

esthétiques, pour rapprocher précisément ce texte inhabituel d'une norme et d'une envergure génériques occidentales. On sait aussi que Feraoun s'était rangé à ces arguments éditoriaux sans renoncer jamais à publier la suite du *Fils du pauvre*¹. Son souhait sera finalement exaucé et le texte retranché sera publié, mais bien plus tard, et sans qu'il ait pu en discuter, dans l'ouvrage posthume réalisé au Seuil en 1972 et intitulé *L'Anniversaire* (du nom d'un roman inachevé auquel travaillait l'écrivain à la veille de sa mort). Ce recueil, qui regroupe des textes divers, donne enfin accès à la troisième et dernière partie, c'est-à-dire aux quatre derniers chapitres ainsi qu'à l'Épilogue du roman, dans une section baptisée tout simplement « Fouroulou Menrad », du nom bien particulier du protagoniste de l'histoire (ce titre cherche ainsi à effectuer la jonction avec la publication antérieure, mais ce n'est pas forcément celui que prévoyait l'auteur).

Malgré, ou grâce à ses avatars éditoriaux, *Le Fils du pauvre* a donc été pris par la majorité des critiques pour un roman avant tout autobiographique, à l'instar des premiers romans de la quasi totalité des écrivains maghrébins, et c'est bien ainsi que le met sur le marché littéraire l'éditeur qui écrit régulièrement, d'édition en rééditions, en quatrième de couverture : « C'est, à peine transposée, la jeunesse même de Mouloud Feraoun que nous découvrons ». Voilà qui cautionne l'opinion générale selon laquelle la vie de l'écrivain a été racontée de manière transparente dans ce roman qui manifesterait ainsi une relation terme à terme avec la réalité, essentiellement biographique, qu'il représente. On s'est aussi fondé sur le témoignage de l'écrivain

¹ À Paul Flamand, il explique par lettre, datée du 31 mars 1956 : « Dans mon esprit, *Le Fils du pauvre* et *La Terre et le sang* ne sont que deux chroniques parallèles et très voisines qui doivent avoir leur aboutissement à la veille du drame cruel que nous vivons [...] C'est un demi témoignage pour l'un et pour l'autre de mes livres puisqu'il s'arrête à l'avant-guerre [...] » (LA 122) ; et à E. Roblès, le 17 juillet de la même année : « je voudrais aussi terminer la suite du *Fils du pauvre*. Si la vie est longue. » (LA 127)